

LE PATRIMOINE PHARMACEUTIQUE

L'intrigant arabello de la Collection Couvreur

En 1959, le professeur Castille, à la présentation du catalogue des livres de la collection Couvreur, prédisait qu'un jour on pourrait, aussi bien, dresser le relevé détaillé des pots de pharmacie.

D'une façon absolument contraire à ses vœux, cette entreprise s'est heurtée incessamment à des inattendus et des imprévus. Certes, les livres ne recèlent aucun élément, la majolique, par contre, reste sourde-muette. Et voilà que depuis plus d'un demi-siècle l'albarello envisagé persiste à nous intriguer.

Un abrégé de l'histoire de la majolique suffira pour élucider la complexité. L'industrie de luxe que fut la majolique italienne n'a duré que deux siècles. Elle n'a subsisté que jusqu'au seuil du XVII^e siècle. Les établissements hospitaliers et les pharmacies des grands seigneurs étaient richement pourvues de ces vases de pharmacie et ils y sont demeurés en lieu et place, graduellement soustraits à l'intérêt commun, à la fin complètement délaissés. Mais, comme s'évadant de la nonchalante indolence, ils surgissent au XIX^e siècle, éparpillés çà et là. Alors recherchées par des amateurs avisés, leurs collections vont former le fonds initial des musées européens. Les conservateurs de ceux-ci, investigateurs acharnés, se sont acquittés d'une tâche confuse. Car ils ont mis au point un classement basé sur les origines géographiques.

Tout notre savoir concernant les majoliques est essentiellement leur prouesse, nous leur en sommes redevables. Toutefois la classification, à la longue, commence à se lézarder. Un exemple frappant va illustrer comment les musées consacrés aux arts de la céramique ont été impliqués dans une affaire fâcheuse. Les conséquences ont fait renverser assurance en méfiance. Partout dans les musées à présent, les attributions ont été écartées, seulement les pièces dûment signées ou datées ont gardé leur identification.

Deux familles, Colonna et Orsini, depuis longtemps en désaccord, s'étaient réconciliées en 1517. Ensemble, ils avaient fondé une pharmacie de ce nom, équipée de vases magnifiques, représentant des figures d'un aspect caricatural accentué. Au British Museum se trouve un vase ansé avec l'inscription, insinuant la bonne entente: *sarrimo boni amici*. De tout temps, cette fameuse catégorie était considérée comme originaire de Faenza, puisque, parmi d'importants centres de fabrication, on reconnaissait la prééminence de Faenza, véritable foyer de rayonnement. Mais.. « Vérité aujourd'hui, erreur demain. » Depuis une dizaine d'années des fouilles sur place et la trouvaille des tessons attestent dorénavant une nouvelle détermination : Castelli, au lieu de Faenza, précédemment.

Revenons à l'albarello visé de la Collection Couvreur; il subira un sort analogue à la série précédente. Cette fois-ci les hasards intrus s'y sont multipliés.

Tout d'abord, au cinquantenaire de Pharnalova, en 1973, il fut attribué à Faenza, basé uniquement sur le décor ornemental et rassuré par les circonstances historiques. Car, à la fin du xve siècle, l'art céramique faentin prit son essor avec le style gothique. Surtout la fameuse *foglia gotica pura*, une feuille lisse à large extrémité se recourbant avec ampleur y faisait fureur. Celle-ci fut accompagnée d'une plume de paon. Ce motif décoratif, selon le dicton « En tout, cherchez la femme », figurait comme une allusion flatteuse à Cassandra Pavona (Latin-pavo, paon) la maîtresse de Galeotto Manfredi, duc de Faenza. Et, puisque le vrai, selon Descartes, se reconnaît à l'évidence, l'identification parut incontestable.

Cependant, la parution du livre *La Maiolica Siciliana* par Antonino Ragona, où un albarello presque identique était représenté, fit chanceler l'appellation agréée. Forcément, guidé par un expert renommé, on adoptera, en 1993, la qualification : Trapani, fin XVI^e siècle, quoique sans conviction et de toute façon contre notre gré. Boileau, ne nous avait-il pas averti : « Quoi de moins clair que l'évidence ? »

Un an plus tard, un article dans un périodique italien *Ceramicantica* fit mention d'une trouvaille sensationnelle à Sciacca à propos d'une restauration dans l'église Santa Margherita. La découverte de fragments de pavements enfouis nous mit sur une piste historique inopinée. Avant l'unification de l'Espagne sous les rois catholiques, Eléonora d'Aragon régna sur la partie méridionale de l'Italie et sur la Sicile. Sur des tessons figurèrent son portrait et ses armoiries. Bienfaitrice, elle s'était montrée munificente au point qu'un siècle plus tard, sa générosité resta ancrée dans la mémoire des générations successives. Sur le coup, suivit une mutation de dénomination: Sciacca, fin du XV^e siècle.

Mais serait-ce, enfin, la fin ? Non, ce n'est que le commencement, aurait répliqué, Victor Hugo.

Fouiller dans les archives, puis dans la terre, en examinant tous les recoins, restait souvent sans résultat escompté.

Sauf que, dans un cas exceptionnel, où l'on venait de trouver une multitude de tessons sur un ancien emplacement d'atelier de majoliques, qui renversa les interprétations invétérées du passé et rouvra le carrousel des spéculations. Le livre d'Andrea Ciarone, récemment paru *Maioliche del Quattrocento a Pesaro* en dit long.

Analysons les éléments décoratifs, un par un, ayant comme référence les majoliques de Pesaro du quattrocento. Onze épreuves photographiques éblouissantes nous ont été gracieusement mises à disposition en vue de remplir cette tâche.

I. L'aspect de la partie antérieure est imposant. C'est une majolique prestigieuse d'un effet architectural, qui a belle allure. Dessin soigné, équilibré et harmonieux. L'artiste a voulu vraiment faire du coloris et non du coloriage. L'harmonie de contrastes, bleu joint au jaune orangé fait par-dessus des couleurs complémentaires.

II. La face postérieure présente dix registres, de haut en bas :

- le col avec l'ornement, à bâtons rompus, rempli par des figures triangulaires, en descendant, un faisceau de filets,
- une séquence de volutes à la fleur de bryone de la plante *Bryonia Dioica* (Cucurbitaceae). Fleur ornementale chère aux Italiens. Deux agrandissements échelonnés,
- un ruban jaune orangé,
- deux séquences de feuilles gothiques séparées par un interval d'assemblage de filets,
- des filets horizontaux,
- registre à la fleur de bryone,
- tout en bas, de nouveau, des filets.

La surcharge du dessin trahit l'horreur du vide des Orientaux (*horror vacui*) qui se traduit ici par le style « italo-moresco ».

III. Le motif capital de Pesaro: séquence de feuilles gothiques, dessin en miroir.

Les ramifications, les ramilles et le pointillement remplissent le fond vide.

IV. Cet agrandissement met en valeur la chromatique, bleu cobalt, pourpre de manganèse et surtout les lignes sinueuses en noir qui empêchent la diffusion des couleurs à la cuisson. Le secret des somptueuses céramiques du Moyen-Orient au XVI^e siècle; Iznik, dont les musées d'Écouen et de Sèvres s'enorgueillissent.

V. Les fruits des grenadiers, les grenades, enroulés en rinceaux verticaux.

VI. Le col, ornement le moins représentatif pour Pesaro.

VII. Motif superbe de Pesaro, « feuilles gothiques symétriques convergentes et divergentes », où dans les articulations on reconnaît la plume de paon. Le motif est emprunté à la plante potagère, l'artichaut. Ce motif, aussi nommé « pesarese ou aragonese con artichio » , semble accablé sous le poids du cartouche.

VIII. Ce cartouche contenant l'inscription en caractères mas jus cul es romaines mentionne « Siropo d'Asenzo ». Avec l'intention de raccourcir la longueur, on a mis dans la bifurcation du i grec la lettre minuscule o. C'est donc: le sirop d'absinthe, dont le principal ingrédient est la plante amère *Artemisia absinthium*. Cette préparation était inscrite dans le *Ricettario di Firenze* de 1550.

IX. Les feuilles gothiques en libre expansion, développées en volume.

X. En tournant l'albarelo dans le sens des aiguilles d'une montre on pourra l'admirer, de cette façon, sur toute sa surface.

XI. Sous la clef de voûte se trouve une femme casquée, vêtue d'un péplos, manteau de femme chez les Grecs. Serait-ce risqué de suggérer le nom de la déesse mythologique, Artémis, à laquelle on attribue des vertus merveilleuses, se référant ainsi à la plante médicinale Artémisia. En outre, son nom est étymologiquement dérivé d'un mot grec qui signifie « sain et sauf ». La valeur de la préparation magistrale ne peut qu'en être divinement rehaussée.

Pour conclure: répétons-le, une fois de plus, qu'il ne faut pas sur les simples apparences, légèrement admettre la vraisemblance. En effet, les dominations et les invasions consécutives en Sicile y ont laissé comme une mosaïque des empreintes de culture indélébiles. Tel ce vase de pharmacie de la Collection Couvreur avec une prépondérance de caractéristiques propres aux majoliques de Pesaro, qui se sont infiltrées sous la période aragonaise. Donc, cette majolique sicilienne raffinée, qui dépasse largement ses consorts insulaires, pourra garder dorénavant son attribution prestigieuse, SCIACCA 3/4 du XV^e siècle.

Leonard De Causmaecker

BIBLIOGRAPHIE

Andrea CIARONE, *Maioliche dei quattrocento a Pesaro*, Firenze, Alpi Lito, 2004.